

La bataille de l'Aisne

Autor(en): **Feyler, F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **60 (1915)**

Heft [1]: **La guerre européenne : avant-propos stratégiques**

PDF erstellt am: **02.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-339670>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA BATAILLE DE L' AISNE

Les débuts de la bataille d'après les télégrammes allemands.

La situation est donc celle des trois dépêches des 14, 15 et 16 septembre raccordées à celle du 3, supprimant la bataille de la Marne, et signalant un engagement général qui, commencé le 13 à l'aile droite allemande, s'est propagé jusqu'à Verdun (page 47).

Le 16, pas de changement. Des attaques françaises sont repoussées, tandis que quelques contre-attaques allemandes sont couronnées de succès. Mais dès le lendemain 17, le télégramme officiel laisse entrevoir la victoire. « Entre l'Oise et la Meuse, dit-il, la bataille dure encore sans que la décision soit intervenue, mais des indices certains font voir que la force de résistance de l'adversaire commence à fléchir. A l'extrême droite allemande, il a tenté de rompre nos lignes. Cette tentative, quoique entreprise avec une grande bravoure, s'est finalement brisée d'elle-même, sans un effort prononcé de nos troupes. Le centre allemand gagne du terrain lentement mais sûrement. Des sorties de Verdun, sur la rive droite de la Meuse, ont été repoussées facilement. » A cette information officielle, transmise aux journaux le 18, la dépêche Wolff ajoute en post-scriptum non officiel : « Le grand état-major-général compte fermement que la bataille donnera aujourd'hui un résultat décisif. » Le chancelier de l'empire lui-même, joint sa voix à cette déclaration

d'espérance; il fait savoir que toutes les tentatives des Français pour attaquer les positions allemandes entre la Meuse moyenne et l'Oise moyenne « ont échoué piteusement avec de grosses pertes pour eux ».

En effet, ce même 18 septembre, avant midi, et en complément de l'information de la veille au soir, le grand quartier-général informe que « les 13^e et 14^e corps d'armée français et des éléments d'une autre division ont été battus « d'une façon décisive » au sud de Noyon; ils ont perdu plusieurs batteries. Sur différents secteurs du front, des attaques ennemies ont subi des échecs sanglants. La bataille a procuré des prisonniers et des bouches à feu dont le nombre n'a pu encore être déterminé ».

Malgré ce succès, l'espoir formulé la veille ne se réalise pas. Il est probable qu'une fois de plus l'état-major allemand s'est mépris sur l'infériorité de son adversaire et sur sa propre valeur¹. Le 21, il annoncera l'enlèvement par les troupes allemandes des hauteurs fortifiées de Craonne et la reprise de Bétheny près de Reims. Mais à cette précision près, il s'en tiendra à des indications générales, représentera l'armée anglo-française comme réduite à la défensive, et dira les difficultés de son attaque. Les choses en seront là, à la fin du mois. Les textes permettront de juger plus sûrement.

Communiqué du 19 septembre: La situation sur le théâtre occidental de la guerre est en général sans

¹ Cette affaire de Noyon a été démentie du côté français: « Contrairement à la nouvelle donnée par un communiqué de source allemande, le gouvernement français dément formellement que les 13^e et 14^e corps d'armée aient subi le 18 un échec et que l'ennemi se soit emparé de Château Brimont, près de Reims. A la fin de la journée nous avons non seulement repoussé les contre-attaques de l'ennemi, mais encore nous avons gagné du terrain, qui reste acquis à la date du 19. »

Il faut s'en remettre à la future documentation du soin de déterminer la nature exacte de cet engagement.

changement. Sur tout le front de bataille l'armée franco-anglaise se borne à la défensive. L'attaque contre des positions solidement fortifiées et sur plusieurs points échelonnées ne peut avancer que lentement.

23 septembre : Sur l'aile droite de l'armée allemande, en deçà de l'Oise, le combat est stationnaire. Les essais français d'enveloppement n'ont eu aucun succès. Plus à l'est, jusqu'à la forêt de l'Argonne, il n'y a pas eu aujourd'hui de combats importants.

24 septembre : En général, rien d'important sur le théâtre occidental de la guerre. Quelques combats partiels favorables aux armes allemandes.

25 septembre : La suite des opérations à notre extrême aile droite a conduit à de nouveaux combats dont le dénouement n'est pas encore survenu.

Au centre du front de bataille rien à signaler si ce n'est quelques actions isolées des deux partis.

26 septembre : Utilisant ses voies ferrées, l'ennemi a commencé une attaque excentrique de l'extrême droite de l'armée allemande. Une division française avançant sur Bapaume a été repoussée par des effectifs allemands plus faibles. D'une manière générale cette offensive a été arrêtée. Au centre du front de bataille notre attaque progresse sur certains points.

27 septembre : Situation sans changement.

28 septembre : En France, à l'aile droite, des combats se sont engagés qui n'ont pas encore abouti. Entre l'Oise et la Meuse, en général, accalmie.

En résumé, l'impression produite par la succession de ces télégrammes est celle d'une bataille d'une médiocre activité. Elle a donné lieu à deux attaques allemandes importantes, celle du 17 septembre, au sud de Noyon, qui, malgré le résultat dit décisif, a laissé la situation stationnaire; et celle de Bétheny, le 21. Sauf l'affirmation de ces deux succès, la bataille

est présentée comme due à l'initiative de l'ennemi. Il attaque, et l'avantage des Allemands consiste à repousser cette attaque, avantage acquis dès le 19 septembre. Quant à la région des combats, elle paraît limitée à l'aile occidentale des armées, mais on se rend mal compte de la succession des opérations.

Enfin, les détails promis par le démenti militaire du 14 septembre et qui doivent éclairer l'opinion sur les faits ignorés du 4 au 13, ces détails n'ont pas été abordés par les communiqués. Ils relèveront d'un autre bureau.

Les débuts de la bataille d'après les télégrammes français.

Le récit français est plus circonstancié. Cela se conçoit. On relève, dans les conditions faites par les circonstances aux deux sources opposées d'informations, une différence essentielle qui a dû être déterminante sur les procédés.

Le service de presse allemand s'est trouvé dans une fausse position. Il a dû raccorder une situation défensive-offensive à une situation antérieure d'offensive à outrance, en prétérant, faute d'une justification suffisante, la phase de transition. Equivoque difficile à soutenir.

Le service de presse français a été plus à l'aise. Pour lui, la situation est claire. L'armée a vaincu dans le combat de rencontre de la Marne. Elle a poursuivi. En cours de poursuite, elle a constaté que l'ennemi faisait tête. Une nouvelle bataille va s'engager. Le récit de la précédente est ainsi terminé; on passe à celui de la nouvelle, sans plus être obligé de s'embarrasser du passé.

Ces différences n'atteignent pas seulement les agents du service d'informations, qui ne sont en définitive que

des agents d'exécution, elles se font sentir avant tout dans les états-majors des généraux en chef. C'est eux qui, dans des cas comme celui de l'état-major allemand, subissent le poids de l'équivoque. Il est probable toutefois que la conviction d'une rapide amélioration des circonstances a encouragé le grand quartier-général allemand. Il a été de bonne foi, si non dans son procédé, au moins dans ses illusions. Ayant pu se ressaisir à une minute périlleuse et maintenir sa maîtrise sur son armée, son habileté même et le spectacle de la valeur d'une troupe aussi sûre, ont dû lui rendre une confiance entière, à supposer qu'elle eût passagèrement fléchi. Son échec de la Marne, tout général qu'il ait été, lui sera apparu comme un accident, un hasard malheureux certainement réparable, une courte interruption de légitimes succès. Sa persuasion de supériorité, cultivée depuis plus de quarante ans, ne saurait avoir cédé devant une unique défaite. De là le récit de bataille un peu flou des communiqués. C'est un récit d'attente, précis par deux seules indications de lieu, Noyon et Bétheny, des lieux de victoire ; pour le surplus suspensif.

Le rédacteur français bénéficie d'une situation plus franche, ce dont on s'aperçoit dès le premier communiqué. Il prend fermement son départ, le 15 septembre, c'est-à-dire qu'il met le public au courant de la façon la plus nette du caractère général de la nouvelle bataille, ainsi que des lieux :

L'ennemi livre une bataille défensive sur tout le front, dont certaines parties ont été fortement organisées par lui.

Ce front est jalonné par la région de Noyon, les plateaux au nord de Vic-sur-Aisne et de Soissons, le massif de Laon, les hauteurs au nord et à l'ouest de Reims et une ligne qui vient aboutir au nord de Ville-sur-Tourbe (à l'ouest de l'Argonne), prolongée au-delà de l'Argonne par une autre qui passe au nord de Varennes (ce dernier point abandonné par l'ennemi) et atteint la Meuse vers le bois de Forges (au nord de Verdun).

Puis, comme le lendemain 16, le quartier-général n'a rien communiqué de nouveau ; que, d'autre part la population doit être soucieuse de savoir si la victoire de la Marne sera poussée à fond ou si l'armée devra produire un second effort, l'informateur officiel, qui n'est pas le quartier-général lui-même, comme en Allemagne, mais un secrétariat au ministère, fait connaître que l'absence de nouvelles, pendant un jour, n'est rien moins que surprenante au cours d'une bataille aussi prolongée ; il n'y a à en inférer aucune conclusion dans aucun sens. « Nous savons toutefois, ajoutait-il, qu'aujourd'hui, à 18 heures, nous n'avions fléchi sur aucun point. »

Malgré ce dernier alinéa établissant indirectement que le caractère défensif de la bataille n'empêche point l'ennemi de pratiquer l'attaque, le public a lieu d'être tranquille, et de le rester les jours suivants, quoique l'affaire dure, preuve que la victoire de la Marne n'a pas suffi. Même la contre-offensive allemande de Noyon ne le troublera pas. Elle a été démentie, et, de toutes façons, il n'en est rien résulté de définitif. Les télégrammes français l'ont englobée dans l'ensemble et la succession des événements tactiques.

17 septembre : « Les Allemands occupant des positions organisées défensivement et armées d'artillerie lourde, notre progression ne peut être que lente, mais l'esprit d'offensive anime nos troupes qui font preuve de vigueur et d'entrain. Elles ont repoussé avec succès les contre-attaques que l'ennemi a tentées de jour et de nuit. Leur état moral est excellent. »

18 septembre : « Sur les hauteurs au nord de l'Aisne, nous avons légèrement progressé sur certains points. Trois retours offensifs tentés par les Allemands contre l'armée anglaise ont échoué.

» De Craonne à Reims, nous avons nous-mêmes repoussé de très violentes attaques et contre-attaques

exécutées la nuit ; l'ennemi a en vain essayé de prendre l'offensive contre Reims. »

20 septembre : « Toutes les tentatives faites par les Allemands, appuyés par une nombreuse artillerie, pour rompre notre front entre Craonne et Reims, ont été repoussées... »

« ... Au nord de l'Aisne, en aval de Soissons, nos troupes, violemment contre-attaquées par des forces supérieures, ont cédé quelque terrain qu'elles ont presque immédiatement reconquis. »

21 septembre : « A l'est de l'Oise, et au nord de l'Aisne, les Allemands ont manifesté une recrudescence d'activité ; des combats violents, allant jusqu'à la charge à la baïonnette, se sont livrés dans la région de Craonne. L'ennemi a été partout repoussé avec des pertes considérables. »

Les péripéties de la lutte se poursuivent ainsi jusqu'à la fin du mois. Du 22 au 24, il se produit une accalmie, mais le 25, dans la région au nord-ouest de Noyon, les premiers éléments français s'étant heurtés à des forces ennemies supérieures, ont été obligés de céder un peu de terrain. Ils ont ensuite repris l'offensive après avoir été rejoints par des troupes nouvelles. « La lutte dans cette région, dit le télégramme officiel, prend un caractère particulier de violence, » ce que ne marquent pas les dépêches allemandes des 25 et 26. La divergence persiste le jour suivant. Le 28, le communiqué mande que « depuis la nuit du 25 au 26 et jusque dans la journée du 27, nuit et jour, les Allemands n'ont cessé de renouveler, sur tout le front, des attaques d'une violence inouïe, dans un ensemble qui dénote des instructions du haut commandement de chercher la solution de la bataille.

» Non seulement ils n'y sont pas parvenus, mais, au cours de l'action nous avons pris un drapeau, des canons et fait de nombreux prisonniers. »

Ce jour-là, comme à la date du 25, le télégramme allemand se bornera à signaler « des combats qui n'ont pas encore abouti » (page 66), et auxquels les dépêches des jours suivants ne reviendront pas.

Ainsi, la comparaison des textes fait voir deux batailles dissemblables : la bataille allemande, d'abord offensive, réduisant l'adversaire à se défendre, puis, devant des difficultés d'attaque le laissant reprendre ses efforts, et se briser contre une attitude plutôt défensive de l'armée allemande ; et la bataille française, également offensive d'abord, mais réduite à la défensive du 18 au 24 devant l'activité de l'ennemi dont les attaques sont sans cesse renouvelées. L'offensive ne pourra être reprise qu'ensuite, mais encore entravée souvent. Un exposé du 24 indique cette transformation et renseigne le public sur l'esprit dans lequel il devra prendre connaissance des informations ultérieures :

La bataille de la Marne a été une action engagée en rase campagne ; elle a débuté par une reprise générale d'offensive française contre un ennemi qui ne s'y attendait pas et qui n'avait pas eu le temps d'organiser sérieusement des positions défensives. Il n'en est pas de même pour la bataille de l'Aisne, où l'adversaire, qui se repliait, s'est arrêté sur des positions que la nature du terrain rend, en beaucoup d'endroits, très solides en elles-mêmes et dont il a pu, progressivement, améliorer l'organisation. Cette bataille de l'Aisne prend donc, sur une grande partie du front, un caractère de guerre de forteresse, analogue aux opérations de Mandchourie. On peut ajouter que la puissance exceptionnelle du matériel d'artillerie lourde allemande et du canon de 75 français, donne une valeur particulière aux fortifications passagères que les deux adversaires ont rétablies.

Il s'agit donc de conquérir des lignes retranchées successives, toutes précédées de défenses accessoires, notamment de réseaux de fils de fer avec mitrailleuses en caponnière. Dans ces conditions, la progression ne peut être que lente, et il arrive très fréquemment que les attaques ne progressent que de cinq cents mètres à un kilomètre par jour.

Les deux versions officielles.

Auquel des deux tableaux faut-il accorder le plus de créance ?

On peut faire observer que pour autant qu'il s'agirait simplement de jeter de la poudre aux yeux du public, la version française remplirait mal son but. Certes, elle laisse la porte ouverte au succès, mais il n'est plus douteux que ce succès réclamera quelque patience, et qu'à ce point de vue, les espérances éveillées par la victoire de la Marne voient leur réalisation ajournée. Elle prête même à l'ennemi une vitalité qui est de nature à convaincre les lecteurs des communiqués des efforts dont il est encore capable. Aucun doute que cet ennemi vaincu n'est pas un ennemi détruit, et si la version française dément la défaite des 13^e et 14^e corps d'armée et ne fait pas une mention spéciale de la reprise de Bétheny par les Allemands « marchant sur Reims en flammes », elle laisse voir clairement que le front décrit au début de l'engagement n'a guère subi de modification après deux semaines de lutte.

Peut-on supposer, d'autre part, que la bataille ait été aussi peu mouvementée que la représente la version allemande ?

Premièrement, cela paraît invraisemblable au regard même de la doctrine militaire exposée dans le chapitre précédent. Cette doctrine n'est pas altérée par la circonstance que l'armée s'est retirée sur une position fortifiée. Adressons-nous au règlement allemand.

Son texte distingue entre deux défensives, celle qui n'a d'autre but que la résistance, et celle qui non seulement se propose de repousser une attaque mais de procurer une victoire décisive. Cette défensive-ci doit être combinée avec l'offensive (Règl. d'inf.

§ 398). Elle réserve en conséquence une fraction de troupe à cette dernière destination. Par une habile répartition, on économise des forces sur la défense proprement dite, qui augmentent d'autant la réserve offensive, d'où plus de chances de terminer la défensive par une victoire décisive. On y aidera, en outre, en disposant cette réserve où elle peut le mieux passer à l'attaque (§§ 409 et 410). L'activité offensive de la bataille, toute défensive qu'elle soit, sera également favorisée par l'emploi des renforts et réserves de secteurs, troupes de riposte, prêtes à être engagées à la minute opportune pour repousser l'ennemi (§ 412).

Force est de reconnaître que la version française serre le règlement allemand de plus près que la version allemande.

On ne saurait croire, d'ailleurs, qu'au milieu de septembre 1914, après six semaines d'hostilité seulement, le haut commandement allemand eut renoncé à l'idée de détruire les forces adverses, but même de sa stratégie. On ne saurait pas le croire, surtout, dans la situation générale où il se trouvait, et qui l'incitait à en finir au plus vite avec l'ennemi de France pour se retourner vers l'ennemi d'Orient. Ces deux motifs, ajoutés à l'argument de la doctrine, conduisent à la très grande vraisemblance des contre-attaques renouvelées en forces, seul moyen d'en finir sûrement, c'est-à-dire d'atteindre le but.

Les premiers communiqués allemands eux-mêmes prêtent à cette vraisemblance. Ils témoignent de l'espoir, pour ne pas dire de la conviction du grand quartier général, de la victoire succédant le cinquième jour de bataille à la défensive passagère. Il n'est pas jusqu'au post-scriptum « non officiel » de la dépêche du 18 septembre qui ne l'atteste. Ce n'est pas par fantaisie assurément et sans expresse autorisation, que l'agence Wolff annonce la ferme assurance de l'état-

major général d'obtenir le jour même un résultat décisif.

Tout concourt donc, même les témoignages allemands, en faveur de la version française, et l'on peut admettre, sans grand risque d'erreur, que l'image offerte par les communiqués de Berlin eût présenté une autre allure si les événements quotidiens avaient répondu aux espérances. La situation était difficile, en effet, pour le quartier-général, pris entre l'obligation de confirmer par les faits ses démentis de la Marne, et, à cette intention, de montrer une armée aux moyens intacts donc mordante dans ses attaques, et le désir de ne pas trahir les insuccès de celles-ci. De là, entre autres, le silence complet observé au sujet de la contre-attaque générale du 25 au 27 septembre. Cette contre-attaque qui s'est produite non seulement sur l'Aisne mais sur l'Oise ayant échoué, la population allemande l'a ignorée au même titre que la deuxième bataille de Mulhouse et que la bataille de la Marne.

La version amplifiée allemande.

Comme dans des cas précédents, et avec plus d'insistance, le service officiel auxiliaire fut chargé de lever les obstacles que les faits opposaient au service de presse du grand quartier général. Il revêtit les événements de la coloration nécessaire. En même temps, une note officieuse paraissait dans le *Norddeutsche Allgemeine Zeitung* destinée à calmer les dernières inquiétudes que les informations de l'étranger auraient pu laisser subsister chez le public. Elle faisait entendre que les progrès surprenants réalisés jusqu'alors avaient gâté l'opinion publique. Qu'en ce qui le concernait, l'état-major n'avait jamais, comme les non-combat-

tants, commis la faute de méconnaître la valeur de l'armée française. Qu'il ne fallait donc pas céder à une impatience « qui serait une injustice vis-à-vis de nos troupes et de leurs chefs ». Par les rapports officiels, ajoutait-elle, on peut constater qu'il n'existe, en fait, aucun motif de juger défavorablement la situation : « toutes les affirmations contraires de nos ennemis ne peuvent se soutenir... Notamment sur la Marne, notre cause ne se présente aucunement d'une façon défavorable. »

Cependant, le bureau d'amplification avait commencé son travail. Il est intéressant de suivre son récit quotidien. On le rapprochera de celui du grand quartier général et l'on obtiendra un nouveau témoignage de l'organisation véritablement scientifique de l'équivoque montée par les agents du service des informations. La chamade va devenir une fanfare.

16 septembre : Les informations commencent par raccorder la bataille de l'Aisne aux événements qui ont précédé celle de la Marne. C'est la suite des démentis des 14 et 15, et la première indication des détails ajournés. Trois dépêches sont publiées, toutes trois de source officielle.

« On mande des avant-gardes de l'aile droite, dit la première, que deux corps d'armée allemands ont écrasé cinq divisions françaises. Les troupes françaises et anglaises ont été définitivement jetées derrière la Marne vers Paris. Au sud de St-Quentin, la Garde a accompli des actes de véritable héroïsme. La première compagnie à elle seule a enlevé 32 canons. Le nombre des Français tués et blessés est très grand. »

« Comme on l'a fait savoir, dit la deuxième dépêche, l'offensive en tempête de l'aide droite de notre armée d'occident a poussé ses pointes jusqu'à portée de tir des forts de Paris. Là, elle a stoppé momentanément devant les forces principales de l'ennemi. Puis, à

peine une tentative des Français de percer notre front avec de grosses forces eut-elle échoué, qu'aussitôt les fractions du centre allemand qui s'étaient avancées au delà de Verdun se lancèrent à l'attaque. Elles participèrent à la bataille de plusieurs jours qui fait rage actuellement sur une ligne de plus de cent kilomètres. On signale des succès partiels des armes allemandes. »

Cette deuxième dépêche est datée de midi. La troisième suit à 3 h. 20 : « La ligne de bataille s'étend maintenant des Vosges à Paris sur une étendue de 42 lieues. Chaque armée a son front de 8 lieues. Depuis aujourd'hui, les armées du centre mènent une attaque violente en liaison avec celle du prince impérial. Les Français n'ont fait aucun progrès et ne se sont emparés d'aucune position des Allemands, mais ceux-ci enregistrent de nouveau de notables avantages partiels. L'attaque essayée par les Français dans la nuit de mardi à mercredi (15 au 16 septembre) leur a coûté de lourdes pertes et a totalement échoué. Les Allemands, au contraire, au cours d'une série de contre-attaques ont obtenu de fructueux succès et pris un gros matériel de guerre. Une issue décisive de cette grande bataille ne saurait guère tarder au delà de deux jours. »

Une quatrième dépêche, lancée pendant la nuit, soit le 17 à 1 h. 45, communiquée officiellement aussi, vient compléter le tableau : « Des forces françaises supérieures en nombre ne sont pas parvenues à repousser l'aile droite allemande. Une offensive concentrique de toute les armées allemandes est maintenant assurée. Les apparences sont extraordinairement (ungeheim) favorables aux Allemands. Les troupes françaises ont éprouvé de lourdes pertes. L'issue de la bataille ne sera toutefois définitive que dans quelques jours. »

Ce même 17 septembre, le récit continue dans une dépêche de 7 h. 15 soir :

« Pendant la nuit du 16 au 17, et malgré une pluie torrentielle, les Français ont essayé quelques petites attaques, mais ils n'ont pu saisir aucun succès, tandis qu'au contraire la cavalerie allemande, dirigeant à l'extrême aile droite une offensive vigoureuse et inopinée, est parvenue à séparer de l'armée franco-anglaise des colonnes de parc et de munitions et à les amener dans les lignes allemandes.

« Au centre du front de bataille, notablement renforcé du côté allemand depuis quelques jours, le combat subit des fluctuations. Notre tir a complètement démoli plusieurs forts extérieurs de Verdun. La capitulation est imminente.

« Le mauvais temps ralentit quelque peu le développement de l'offensive allemande. Mais grâce à leur solide équipement, les troupes sont dans le meilleur état, malgré une pluie qui tombe à torrent. Les troupes françaises sont épuisées par la longueur des marches. Les maladies leur font éprouver actuellement de grosses pertes.

« Le 16 septembre, plusieurs aviateurs allemands ont croisé au-dessus de Paris lançant des bombes qui causèrent de sérieux dommages. Ils furent poursuivis par le tir des mitrailleuses, mais purent se retirer sans mal. Cet épisode a jeté la panique dans la population parisienne, panique observable surtout dans le voisinage des gares.

« On peut attendre pour ces prochains jours la décision de la bataille. Mercredi (16 septembre), la situation était bonne pour les armées allemandes ; elle s'est encore améliorée jeudi. Les Allemands n'ont dû évacuer aucun des points occupés par eux, tandis que l'ennemi a été débusqué d'une série de bonnes positions. »

Le communiqué du 18 septembre, 3 h. 20 soir, annonçant la défaite décisive des 13^e et 14^e corps français plus une division, fut présentée par l'état-major allemand comme un complément de la situation du jeudi 17 septembre. Sur quoi, le service officieux s'empessa de broder : « Des communications du grand quartier général », fit savoir aux populations et aux neutres une dépêche dite non officielle du 19, « il ressort que d'importants progrès ont été obtenus. L'élan des Français s'est évanoui complètement. Où précédemment ils attaquaient impétueusement, ils sont maintenant entièrement brisés. Dans de bonnes positions fortifiées, nous avons repoussé tous les assauts. Les pertes françaises sont incroyablement élevées.

« Et maintenant, les armées allemandes dont l'aile droite et le centre ont été, ces derniers jours, considérablement renforcés, prennent l'offensive. Deux corps d'armée et demi des Français sont d'ores et déjà complètement battus. Les troupes allemandes commandent le terrain qui s'étend de la Meuse à l'Oise. Au centre, l'armée française est en pleine retraite. La droite allemande presse ses forces supérieures vers le sud de plus en plus. Le bombardement de Verdun se poursuit avec succès. Les mortiers de siège allemands obtiennent de grands résultats. Des aviateurs allemands rentrés de leur vol d'exploration rendent compte que l'armée française fuit dans le plus grand désordre. La retraite est compliquée par l'affreux temps qui règne depuis trois jours. Le plan de l'état-major allemand a réussi pleinement ; la décision, heureuse pour les troupes allemandes, est assurée pour aujourd'hui déjà. »

En même temps que cette dépêche, d'autres centralisèrent, conformément à l'usage, et dans les termes habituels, — car le système a peu d'invention, — les commentaires des journaux : Toute la presse alle-

mande célèbre les succès significatifs de nos armées pendant la journée de jeudi, etc.

Le lendemain, il ne reste plus qu'à mettre un point final. Un récit récapitulatif, transmis officiellement, résume non seulement les informations des jours précédents, mais l'ensemble de la manœuvre victorieuse de l'Aisne confirmant l'offensive d'août. Il faut lire attentivement ; c'est la base du graphique de la carte n° 3, la manœuvre combinée et voulue de la légende, et non les décisions imposées par l'adversaire, qui sont la réalité :

Pendant la semaine écoulée, l'offensive allemande a surmonté l'attaque dirigée par les anglo-français contre la position fortifiée que nous avons choisie entre l'Oise et la Meuse.

Les Français s'étaient appuyés aux ouvrages fortifiés de l'est de Paris et à ceux qui sont entre la Meuse et la Moselle. *Conformément au plan de l'état-major général*, les Allemands se replièrent devant eux, d'abord lentement, jusqu'à ce qu'ils eussent gagné nos excellentes positions *qui avaient été choisies d'avance*. Alors, *comme on l'avait prévu*, les Français prirent l'offensive, renforcés de troupes de la garnison de Paris et de canons lourds tirés de Paris et de Belfort.

Le plan français consistait à atteindre le flanc droit allemand, à l'envelopper et à replier ainsi l'armée allemande sur elle-même. Ce plan échoua, avec, pour l'ennemi, des pertes énormes en tués et blessés.

C'est à ce moment, comme on l'a dit, que les Allemands dont la droite et le centre avaient reçu des renforts considérables passèrent à l'attaque. Le combat principal s'engagea entre l'Aube et la forêt de l'Argonne. Chaque jour, sans arrêt, les troupes allemandes poussèrent de l'avant vers les positions bien choisies de l'ennemi. Elles attaquèrent en même temps, de deux côtés, la forteresse de Verdun qui sert de point d'appui à l'armée française du centre. Les grosses pièces de siège allemandes sont maintenant à l'ouvrage. Les nouvelles françaises elles-mêmes reconnaissent que la bataille actuelle est la plus importante qui ait été livrée depuis l'ouverture des hostilités...

... La situation des armées allemandes est parfaite. Malgré le temps déplorable, les troupes sont dans les meilleures dispositions. L'état sanitaire est excellent, les cas de maladie très restreints, les subsistances très bonnes. Chaque jour marque un

progrès. La décision se trouvera pourtant quelque peu ajournée, à cause de la pluie et des mauvais chemins.

Cette communication officielle est du 20. Le jour suivant, deux dépêches dites privées vinrent la compléter :

Berlin, 21 septembre, 2 h. 40 matin.

Marche victorieuse des troupes allemandes. A l'aile droite, les troupes franco-anglaises ont cessé toute attaque. L'offensive allemande enregistre d'importants progrès sur toute une série de points. Vers l'armée du centre, Reims est dans le front principal des Français, qui, de là, ouvrirent le feu contre les positions fortifiées des Allemands. Ceux-ci ayant été obligés de riposter, la ville de Reims se trouva sous un feu d'artillerie violent. Toutefois, le haut commandement a donné tous les ordres possibles pour que la cathédrale fut protégée. L'aile gauche allemande a été attaquée à diverses reprises par les Français, de même que les bonnes positions fortifiées du Donon. Toutes les attaques furent brillamment repoussées.

Depuis samedi, la position des troupes allemandes est devenue encore plus favorable, sensiblement plus favorable, quoique samedi elle fut déjà très favorable.

Berlin, 21 septembre.

Actuellement, l'armée franco-anglaise tout entière pressée sur sa position défensive, commence à céder sur toute la ligne, ici dans une retraite désordonnée, ailleurs en résistant avec ténacité et une grande bravoure.

Eh ! bien, voilà qui vous a une autre allure que le récit embarrassé du quartier-général. Tout est corrigé. La version répond à la doctrine militaire et elle comble la lacune des dépêches du 3 au 14 septembre. Simultanément, la note officieuse de la *Gazette de l'Allemagne du Nord* joue le rôle de l'exposé du général von Stein à l'époque de l'affaire de Liège : Ne vous impatientez pas ; ne croyez pas aux mensonges de l'étranger ; ayez confiance en vos chefs qui vous disent la vérité. Ce qu'ils ne vous dévoilent pas aujourd'hui, par motifs supérieurs de manœuvre, ils vous l'apprendront dès que le secret des opérations ne risquera plus d'en souffrir.

Quant à l'effet sur l'imagination publique, il est assuré; sur la trame de l'amplification officielle, les journaux broderont une suramplification luxueuse. Le public considérera la partie contre la France comme jouée ou peu s'en faut. Pourrait-il en être autrement?

De là, la croyance très généralement répandue en Allemagne, à partir du mois d'octobre, que l'armée française est hors de cause. Elle a reçu son compte. Encore un léger effort, et l'état-major pourra se retourner contre l'Angleterre.

Ce léger effort est nécessité par deux circonstances qui restent en suspens. Quoique pressés de toutes parts et se repliant tout le long de leur ligne, les franco-anglais n'ont pas abandonné entièrement leurs positions. Secondement, les communiqués du quartier-général ont fait allusion, plutôt qu'ils ne les ont affirmés, à des essais d'enveloppement du flanc droit allemand sur l'Oise. Ces deux points sont ceux qui réclament encore un supplément d'informations.

A la vérité, les affaires sont en bonne voie à cet égard aussi. Un complément de victoire s'esquisse déjà sur les Hauts de Meuse, qui achèvera de faire tomber la résistance du front ennemi; et sur l'Oise la supériorité semble gagnée. Quant aux opérations relevant de l'attaque frontale, il n'y a plus lieu de s'y arrêter, puisque le succès est obtenu ou tout comme.

Ainsi s'explique l'opposition entre les télégrammes officiels français et allemands depuis le 22 septembre. Les premiers, tout en constatant des accalmies témoignent d'une bataille encore en pleine activité, avec « attaques allemandes d'une violence inouïe », tandis que les seconds présentent l'engagement comme résolu, et la victoire acquise. Il ne reste qu'à l'achever.

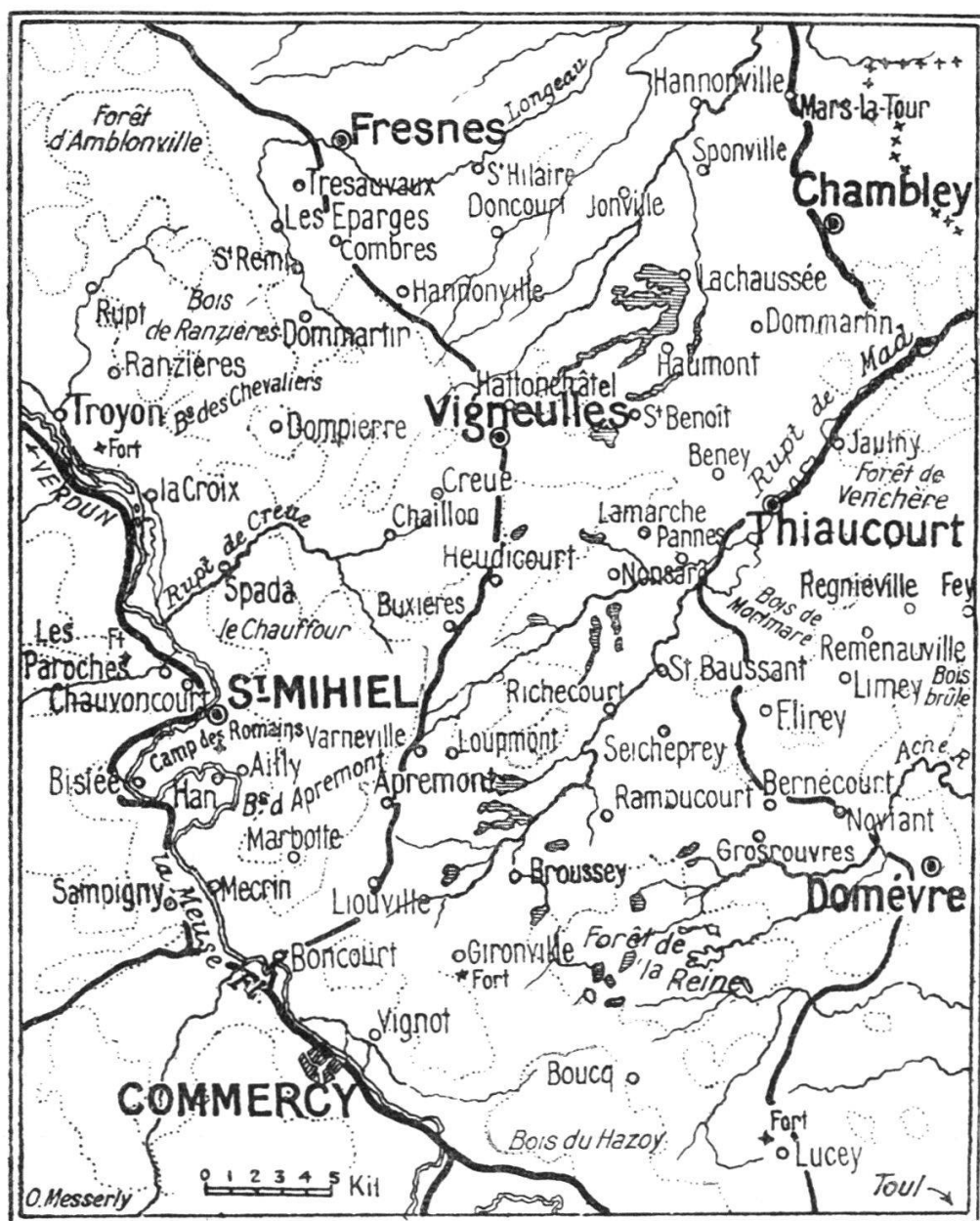
L'épisode de Saint-Mihiel.

Encadrée dans l'ensemble de la manœuvre d'occident, la prise du camp des Romains par les Allemands, le 25 septembre, revêt les proportions d'un incident.

Cet ouvrage appartient, comme on sait, à ceux des Hauts de Meuse, dits la Digue du Nord. C'est une falaise couronnée de bois assez épais, entre lesquels les routes et les chemins passent en défilés. La Woëvre est la contrée qui s'étend à l'occident de la position jusqu'à la frontière allemande.

La digue longe le bord oriental de la Meuse, c'est-à-dire que faisant face à l'assaillant qui traverse la Woëvre, le défenseur a la rivière à dos. La position appuie ses extrémités aux deux places de Toul et de Verdun, entre lesquelles cinq forts modernes ont été construits, les forts de Troyon, des Paroches, du camp des Romains, de Liouville et de Gironville. Mais de ces cinq ouvrages, les deux derniers seulement ont action dans la direction de la Woëvre, comme vers la rivière; les trois autres agissent à l'occident; ils tournent le dos à l'ennemi, si l'on ose dire. Cette circonstance s'explique par des conditions de concentration de l'armée française à l'époque de leur construction; on ne leur demandait que d'interdire les ponts de la Meuse à l'assaillant.

Les Hauts de Meuse couvrant la droite française du front de l'Aisne, l'état-major allemand résolut de tenter une percée dans la région de Saint-Mihiel et de franchir le fleuve. Soutenus par une puissante artillerie, les assaillants prirent pied, le 21 septembre, au pied de la falaise, à Vigneulles-lès-Hattonchâtel et à Creue. Le 25, ils faisaient brèche dans la position, s'emparaient du fort du camp des Romains et, tra-



versant le Meuse à Saint-Mihiel, s'établissaient en avant du faubourg de Chauvencourt qui est situé sur la rive gauche.

Le vainqueur ne poussa pas plus avant. L'armée française de Lorraine ayant lié ses mouvements à ceux des troupes de la Meuse, dirigea de Toul une vigoureuse attaque dans le flanc des Allemands. Ainsi me-

nacés, ceux-ci durent d'abord suspendre leur offensive vers l'ouest, puis retrograder. Le 26 déjà, ils esquissèrent un premier recul qui, les semaines suivantes, les reconduisit sur la rive droite.

Voici comment, de part et d'autre, cet incident fut raconté.

LES RÉCITS OFFICIELS

Les premières indications sont du 21 septembre. L'ennemi a canonné Hattonchâtel, dit le communiqué français. Celui du lendemain ajoute la mention d'un violent effort de l'assaillant, qui l'a porté sur le front Trésauvaux, Vigneulles, Heudicourt, c'est-à-dire au bas des hauteurs sur lesquelles il n'a pu prendre pied.

« L'armée qui attaque la ligne des forts, au sud de Verdun, a dit Berlin, a traversé la côte lorraine, sur la rive droite de la Meuse, défendue par le 8^e corps français. Au nord de Toul, des troupes françaises au bivouac ont été surprises par le feu de notre artillerie. »

Les 23 et 24 septembre, les communiqués s'accordent dans leur ligne générale. Les deux parties exposent que l'attaque continue. Berlin insiste sur le bombardement de toute la ligne des forts qui se poursuit avec un succès visible, tandis que Paris déclare simplement que l'ennemi agit avec une violence toute particulière. Le 25 seulement, le communiqué de 16 h. (4 h. soir) exposera que l'ennemi est parvenu à prendre pied sur les Hauts de Meuse, dans la région du promontoire de Hattonchâtel, qu'il a poussé dans la direction de Saint-Mihiel et qu'il a canonné les forts des Paroches et du camp des Romains.

De ce moment, les divergences vont commencer. Tandis que pendant la nuit du 25 au 26 le télégraphe

de Berlin signale la prise du camp des Romains sur lequel le régiment bavarois von der Tham a hissé le drapeau allemand, tandis qu'il ajoute qu'à cet endroit les troupes ont franchi la Meuse, les communiqués français passent sous silence la chute du fort, et semblent témoigner d'une tendance à ajourner l'indication de la pointe offensive allemande jusqu'au moment où elle pourra être accompagnée de l'annonce simultanée de son échec. En effet, la contre-offensive dans le flanc de l'assaillant est en voie d'exécution, et si elle doit aboutir, le résultat ne saurait tarder à s'affirmer. Il se peut aussi que du côté allemand, le télégraphe ait un peu devancé l'heure pour informer le public du passage de la Meuse, qui était une conséquence logique et paraissant sûre de la chute du fort. Il faut tenir compte également, dans l'énumération des inconnues, des heures exactes où les états-majors peuvent avoir été informés par les sous-ordres intéressés et ont transmis les comptes rendus à Berlin et à Bordeaux, d'où les communiqués définitifs sont datés. Ces circonstances, et les motifs réciproques ci-dessus allégués, expliqueraient la suite chronologique des renseignements :

25 septembre, soir : Avis allemand du passage de la rivière;

26 septembre, 7 h. M. : Avis français que les forces allemandes ont pu pénétrer jusque vers Saint-Mihiel, mais n'ont pas pu passer la Meuse;

26 septembre, 15 h. 30 : Avis français que l'ennemi a pu franchir la Meuse, « mais l'offensive prise par nos troupes l'a déjà, en majeure partie, rejeté sur la rivière ». L'avis de guérison accompagne l'annonce de la maladie.

A la suite de ces télégrammes, les divergences s'accroissent. L'offensive qu'ils indiquent est celle prise concurremment par les troupes de la Meuse et l'armée de Lorraine. Le premier télégramme officiel

français du 26 l'avait signalée : « Devant les attaques de nos troupes débouchant de Nancy et de Toul, avait-il dit, l'ennemi a commencé à céder dans la Woëvre méridionale, se repliant vers le Rupt de Mad. » Puis un second télégramme avait confirmé le résultat : « Dans le sud de la Woëvre, nos attaques n'ont cessé de progresser; le XIV^e corps allemand s'est replié après avoir subi de grosses pertes. » Le 27, on apprendra que les Allemands occupent un front qui passe par Saint-Mihiel et le nord-ouest de Pont-à-Mousson; le 28, que les troupes françaises ont légèrement avancé sur les Hauts de Meuse; le 29, que les fronts français s'alignent sur les deux flancs de la pointe allemande, au sud de la région de Pont-à-Mousson à la Meuse par Apremont, au nord, sur les hauteurs au nord de Spada; le 30, que les derniers combats ont été violents, mais que les troupes ont avancé sur plusieurs points, notamment à l'est de Saint-Mihiel; le 1^{er} octobre, qu'elles ont occupé Seicheprey et poussé jusque sur les pentes du Rupt-de-Mad; le 2, qu'elles continuent à progresser pas à pas, notamment entre Apremont et Saint-Mihiel; enfin le 3, « qu'aux abords de Saint-Mihiel, il ne reste plus d'ennemis sur la rive gauche de la Meuse ».

Cette dernière affirmation est cependant trop absolue. Le faubourg de Chauvoncourt est encore occupé ou a été réoccupé, comme les Français le constateront eux-mêmes plus tard. Un communiqué du 17 novembre, précisant la situation, dira que ce village constitue le seul point d'appui encore tenu par les Allemands sur la rive gauche de la Meuse dans cette région. En revanche, les attaques renouvelées par les Allemands du 8 au 10 octobre à Apremont et aux environs pour refouler la pression exercée par l'ennemi sur leur flanc gauche, attaques violentes, puisqu'à deux reprises Apremont passa d'un belligérant

à l'autre avant de rester aux Français, ces attaques seront les dernières. La percée sur les derrières des alliés est définitivement conjurée.

Du côté allemand, les dépêches officielles auxiliaires ont commencé à accompagner de leur action parallèle les communiqués militaires. Dès le 24 septembre, avant la prise du camp des Romains, elles ont fait savoir la mise en œuvre de l'offensive flanquante ennemie ; non seulement les sorties de Verdun et de Toul ont été victorieusement repoussées, mais des attaques allemandes ont déterminé « la déroute des troupes françaises ». Le 26, presque à l'heure précise où le télégramme français annonce qu'une partie de la pointe allemande a été rejetée sur la Meuse, Berlin mande du grand quartier-général « le significatif succès » obtenu par l'aile sud : la prise du camp des Romains procure aux Allemands la domination de la plus importante route de communication ; l'aile gauche allemande a franchi la Meuse sans résistance et poursuit actuellement sa marche en avant. Le soir du même jour, le communiqué ajoute que les forts français attaqués au sud de Verdun ont cessé le feu. L'artillerie allemande est au combat avec des forces que l'ennemi a amenées en position sur la rive ouest de la Meuse. Toujours ce même 26 septembre, les journaux allemands publient, sous une forme équivoque, des nouvelles transmises par l'empereur à l'impératrice, relatives aux opérations des Hauts-de-Meuse. Leurs commentaires sont-ils de l'empereur ? Sont-ils du bureau de la presse ? On peut croire l'un comme l'autre. L'empereur a fait connaître par télégraphe à l'impératrice la très importante rupture de la ligne des forts de Verdun. La signification stratégique de cette rupture est de tout à fait premier ordre. L'enlèvement du camp des Romains après plusieurs jours de combat est décisif, car il nous ouvre la voie, par dessus la

Meuse, dans le dos de l'ennemi. Un élargissement de la brèche dans la ligne des forts ne peut plus être qu'une affaire de quelques jours, car les ouvrages voisins sont sous l'impression que leur propre défense les empêche de s'opposer au passage de la rivière par l'ennemi.

Les deux jours suivants pas de nouvelles officielles, mais le 29, le communiqué annonce que de nouvelles attaques ennemies venues de Verdun et de Toul ont été repoussées. Le bureau auxiliaire renouvelle cette déclaration le 30. Le 2 octobre, renseignement analogue. Puis plus rien. Les nouvelles officielles ne parleront plus de la traversée de la Meuse à Saint-Mihiel. Aussi bien, des faits de plus grande envergure procurent-ils l'occasion de commentaires qui retiendront l'attention publique plus avantageusement, les batailles de Suwalki, par exemple, et mieux le bombardement d'Anvers.

* * *

Tant du côté français que du côté allemand, l'épisode de Saint-Mihiel est symptomatique des procédés du service de presse. Du côté français, il précise le système de l'indication des grandes lignes et des résultats acquis. Le reste, les revers partiels notamment, dont la nouvelle immédiate risquerait de provoquer une émotion disproportionnée avec son objet ou dangereuse, est ajourné à une époque plus opportune.

Le silence fait sur la chute du camp des Romains peut s'être inspiré, en outre, de conditions spéciales. Le public français semble assez impressionnable quand il s'agit d'ouvrages fortifiés. Les forteresses lui en imposent peut-être, plus que ne le comporte leur importance militaire exacte. Ce sentiment a contribué à fausser les opérations de la défense nationale, en 1871, et, dès lors, l'obligation où pendant long-

temps s'est trouvée la France affaiblie de borner sa sécurité sur un système défensif développé, a prolongé la suggestion.

Ces considérations prennent plus de poids si l'on tient compte du rôle joué par les deux digues de l'est et de ce que l'on a appelé le Couronné de Nancy. Toute la bataille de la Marne, toute la bataille de l'Aisne ont appuyé leur flanc à cette barrière. Sa solidité est une condition essentielle de la réussite de la manœuvre.

Du côté allemand, le système s'affirme, et s'affirmera toujours plus, de taire tout revers, de ne dire que les succès, et quand le succès n'aboutit pas de suspendre le récit et d'en appeler à un dérivatif. Un nouvel événement, tiré de quelque autre partie du théâtre de la guerre et qui autorise l'espoir ou prête à l'enflure d'un récit glorieux, remplace dans les télégrammes officiels l'événement à masquer. On aiguille sur cette piste inédite les articles de la presse et l'attention du public. On les tient prêts à enregistrer une nouvelle victoire, celle qui n'a pas été obtenue étant supposée acquise. Le cas échéant, un artifice favorisera l'évolution de la supposition à la certitude.

Les opérations dans la Somme.

(Cartes Nos 4 et 5.)

Il a dû apparaître assez tôt au général en chef français que l'attaque directe, sur le front de l'Aisne, aurait peine à aboutir sans être accompagnée d'une manœuvre de flanc, analogue à celle qui avait favorisé la victoire de la Marne. D'autre part, sa gauche ne disposant plus de l'appui du camp retranché de Paris, et la méthode de l'enveloppement d'aile étant

un principe en Allemagne, il a pu craindre qu'un retour d'offensive ennemie ne cherchât, une fois de plus, à le déborder. Ces deux motifs concordants ont été nature à l'engager tant à prolonger son offensive à l'ouest de l'Oise qu'à s'y prémunir contre toute intention de contre-offensive ennemie. Les télégrammes français ont trahi assez tôt ces préoccupations. Les télégrammes allemands se sont montrés, comme de coutume, moins prompts à en parler, et moins explicites dans leur exposé.

Cette manœuvre marque aussi la fin de l'activité des armées sur le front de l'Aisne. Peu à peu, sur ce front-là, elles s'affaiblirent de la majeure partie de leurs forces au profit du flanc, si bien que, relativement à son ampleur du début, on pourrait presque dire du combat sur l'Aisne qu'il finit faute de combattants. Corps d'armée et divisions ne laissant sur place qu'un rideau de troupes, glissèrent de la droite à la gauche, et prolongèrent la ligne de bataille vers le nord jusqu'aux Flandres, crochet offensif allié face à un crochet défensif allemand.

LA VERSION FRANÇAISE

La première mention précise d'un engagement en forces sur la rive droite de l'Oise est du 19 septembre. Jusque-là, les télégrammes français n'avaient parlé que des hauteurs au nord de l'Aisne, et le télégramme allemand du 18, relatif au combat contre les 13^e et 14^e corps d'armée français, se bornait à le placer au sud de Noyon, sans spécification de rive droite ou gauche de la rivière. Le télégramme français du 19 précise, et dorénavant, chaque jour ou presque, les événements de cette région feront l'objet d'une indication.

Les 19 et 20, les communiqués signalent simple-

ment des progrès sur la rive droite de l'Oise, dans la direction de Noyon, et la prise de deux drapeaux. Le 21, les progrès de la veille sont confirmés à l'ouest de Noyon, jusqu'à la hauteur de Lassigny. Ce jour-là, et le suivant, les Allemands ont dû céder du terrain.

Le 23, deuxième pas vers le nord. La ligne de bataille gagne la Somme : « Entre la Somme et l'Oise, nos troupes ont progressé dans la direction de Roye. Un détachement a occupé Péronne et s'y est maintenu malgré de vives attaques de l'ennemi. » Le 24, la bataille se développe et le 25 s'accroît. Nous sommes au premier jour de la grande attaque générale allemande sur tout le front de la bataille de l'Aisne : « Dans la région au nord-ouest de Noyon, dit le communiqué du 26 matin, nos premiers éléments s'étant heurtés à des forces ennemies supérieures ont été obligés, hier matin, de céder un peu de terrain. Rejoints par des troupes nouvelles, ces éléments ont repris vigoureusement l'offensive. La lutte, dans cette région, prend un caractère particulier de violence. »

Le second communiqué de la journée, déclare que la bataille continue très violente entre la Somme et l'Oise. Nous sommes au deuxième jour de la grande attaque allemande. Mais elle est repoussée et suivie de progrès français sensibles qui étendent encore le front au nord de la Somme. C'est le troisième pas.

Le 27 et le 28 une accalmie se produit. Toutefois, le communiqué du 29 au soir annoncera qu'au nord comme au sud de la Somme, l'ennemi a tenté, de nuit et de jour, plusieurs attaques qui ont été repoussées, et que l'action continue à se développer de plus en plus vers le nord.

Pendant que les télégrammes français publient ce renseignement, les télégrammes allemands restent à peu près muets (pages 65 et 66). Leurs seules indi-

cations sont celles des 25, 26 et 28 septembre. Celles des 25 et 28 sont tout à fait vagues. Elles parlent de combats à l'aile droite et qui n'ont pas encore abouti, sans que rien n'indique où se trouve cette aile droite. Il semble que ce soit plutôt en deçà qu'au delà de l'Oise. Comme toujours, il n'y aura de précision que quand il y aura succès. Le télégramme du 26 signale, entre autres, une attaque « excentrique » et repoussée d'une division française avançant sur Bapaume. Le service de presse français n'a pas parlé de cela, mais, s'il l'avait fait, l'action n'aurait pas paru aussi excentrique au lecteur français qu'elle a dû le paraître au lecteur allemand. Pour ce dernier, Bapaume est à une soixantaine de kilomètres des lieux où il doit supposer l'aile droite des armées combattant devant Paris. Pour le lecteur français, l'opération de cette division se rattache à l'ensemble de la manœuvre, car il sait que le 23 un détachement français a occupé Péronne, à moins de vingt kilomètres de Bapaume, et que le front gagne constamment vers le nord. L'affaire de Bapaume est ainsi liée à la manœuvre. Mais le service allemand ne pourrait l'avouer sans avouer en même temps que la bataille s'éloigne de Paris. Une fois de plus, il est pris entre l'avantage des succès partiels à annoncer et l'inconvénient de l'insuccès général à dévoiler. Il fait donc de l'engagement une affaire séparée.

Pendant les premiers jours d'octobre, la lutte change de caractère. Le front de la Somme en porte le poids, celui de l'Aisne est allégé. Les communiqués français laissent l'impression d'un adversaire qui accentue ses efforts. La bataille change manifestement d'orientation.

Les communiqués du 2 octobre signalent une violente action dans la région de Roye. Elle a heureuse-

ment tourné pour nous, dit celui du matin. La conclusion paraît toutefois avoir été un peu hâtive, car celui du soir informera que « la bataille continue, très violente, notamment dans la région de Roye, où les Allemands paraissent avoir concentré des forces importantes. L'action s'étend de plus en plus vers le nord ; le front de combat se prolonge actuellement jusque dans la région au sud d'Arras ».

La ligne de bataille marque ainsi un quatrième pas vers la gauche. La bataille a pris d'ailleurs de vastes proportions. Cela ressort de la forme du communiqué suivant, autant que des faits qu'il raconte ; il partage le front en trois secteurs d'action :

« *A notre aile gauche.* — Un de nos détachements, qui débouchait d'Arras, a légèrement reculé, à l'est et au nord de cette ville. »

« *Au nord de la Somme.* — Nous avons progressé en avant d'Albert. »

« *Entre Roye et Lassigny.* — L'ennemi a prononcé de violentes attaques qui se sont brisées contre notre résistance. »

La bataille continue toute la journée du 3 octobre, remplie encore par les attaques allemandes :

« L'action violente engagée depuis hier continue, en partie dans la région de Roye, où nous avons repoussé toutes les attaques, bien que, sur cette partie du front, l'ennemi ait été renforcé par de nouveaux prélèvements opérés sur le centre de sa ligne. »

La quatrième journée de bataille montre les attaques allemandes repoussées et même une reprise d'offensive française, mais point générale ; la rédaction laisse même entrevoir que la ligne française éprouve, sur certains points, quelque peine à résister. Sur ces points-là, dit le communiqué du 4, 15 h. 35, « nos positions sont sensiblement maintenues ». Des positions

« sensiblement maintenues » doivent être des positions qui ont été sensiblement attaquées.

La bataille va d'ailleurs se prolonger pendant huit jours encore, du 4 au 11 octobre, avant qu'on ait l'impression d'un dénouement. Voici la succession des communiqués réduits aux événements qui intéressent le front de la Somme :

5 octobre, 7 h. — La lutte bat son plein dans la région d'Arras, sans qu'aucune décision ait été encore obtenue. L'action a été moins violente entre la vallée supérieure de l'Ancre et la Somme et entre la Somme et l'Oise.

Même jour, 15 h. 35. — Au nord de l'Oise, la bataille continue très violente et son résultat reste indécis ; nous avons dû, sur certains points, céder du terrain.

6 octobre, 7 h. — L'action dure toujours.

Même jour, 15 h. 35 — Le front prend une extension de plus en plus grande. Des masses de cavalerie allemande très importantes sont signalées aux environs de Lille, précédant des éléments ennemis qui font mouvement par la région nord de la ligne Tourcoing-Armentières.

Autour d'Arras et sur la rive droite de la Somme, la situation se maintient sensiblement. Entre la Somme et l'Oise, il y a eu des alternatives d'avance et de recul.

Près de Lassigny, l'ennemi a tenté une attaque importante qui a échoué.

7 octobre, 7 h. — Les caractéristiques de la situation restent les mêmes. Au nord de l'Oise, action de plus en plus violente.

Même jour, 16 h. 20 — La bataille continue toujours avec une grande violence. Les fronts opposés s'étendent jusque dans la région de Lens-La Bassée, prolongés par des masses de cavalerie qui sont aux prises jusque dans la région d'Armentières.

8 octobre, 7 h. — Les attaques allemandes ont été repoussées. La cavalerie allemande a été maintenue au nord de Lille, où elle avait été refoulée.

Entre Chaulnes et Roye, le terrain précédemment cédé a été repris.

Même jour, 15 h. 45 — L'ennemi n'a progressé nulle part et a reculé sur certains points, particulièrement au nord

d'Arras, où l'action se déroule dans de bonnes conditions pour nous.

Les opérations des deux cavaleries se développent maintenant jusqu'à la mer du Nord.

Entre la Somme et l'Oise, dans la région de Roye, l'ennemi est toujours en force, mais nous avons repris la majeure partie des positions que nous avons dû céder.

9 octobre, 7 h. — Dans l'ensemble, la situation est stationnaire. Les positions occupées demeurent les mêmes, malgré quelques violents combats, notamment dans la région de Roye.

Même jour, 16 h. 10 — La situation générale n'a pas subi de modification. Les deux cavaleries opèrent toujours au nord de Lille et de La Bassée, et la bataille se poursuit sur la ligne jalonnée par les régions de Lens, Arras, Chaulnes, Roye et Lassigny.

10 octobre, 7 h. — Rien de nouveau à signaler, sinon une vive action dans la région de Roye où, depuis deux jours, nous avons fait 1600 prisonniers.

Même jour, 15 h. 30 — L'action continue dans des conditions satisfaisantes; tout notre front de combat a été maintenu malgré de violentes attaques de l'ennemi sur plusieurs points.

Dans la région comprise entre La Bassée, Armentières et Cassel, les combats engagés entre les cavaleries opposées ont été assez confus, en raison de la nature du terrain.

Au nord de l'Oise, nos troupes ont marqué de réels avantages sur plusieurs parties de leurs zones d'action.

11 octobre. — Violentes actions au sud, à l'est et au nord d'Arras.

Entre Arras et l'Oise, l'ennemi a attaqué très vivement, sur la rive droite de l'Ancre, sans réussir à faire des progrès.

12 octobre. — Aucun détail nouveau à signaler, sauf la prise d'un drapeau près de Lassigny.

L'impression de la journée est satisfaisante.

Entre Arras et l'Oise, l'ennemi a tenté plusieurs attaques qui ont échoué, notamment entre Lassigny et Roye.

Depuis ce jour, la bataille se cristallise sur le front de la Somme comme dix jours avant sur le front de l'Aisne. Ce sera la lutte de tranchées.

LA VERSION ALLEMANDE

La version allemande est pâlotte, comparée aux récits précédents. Elle s'aide moins, cette fois-ci, des moyens auxiliaires coutumiers. Presque tout est contenu dans les communiqués du grand quartier-général, et c'est relativement peu de chose.

Cela se conçoit. La bataille de l'Aisne étant censée avoir brisé l'élan de l'adversaire, il serait anormal de reconnaître à celui-ci une activité nécessitant un nouveau déploiement de forces très considérables. C'est déjà le motif, sans doute, de l'ombre répandue sur la grande contre-offensive des 25-27 septembre. Pourtant, on sait aujourd'hui que, pour cette attaque-là, la majeure partie de la VI^e armée allemande a été transportée de son front de Lorraine à l'aile droite du dispositif, région décisive de la manœuvre. Mais le service de presse est bridé par son passé. Il a cru devoir, pour des motifs dont l'état-major fut le juge, greffer sur les opérations réelles des opérations fictives, à l'usage des pékins ; il est le prisonnier de sa fiction, et celle-ci lui interdit de présenter les opérations de la Somme sous leur figure véritable d'une attaque en force. Il en fait les dernières convulsions d'un ennemi battu qui s'achève lui-même, entre autres dans cette région du champ de bataille que les journaux allemands appellent « l'aile parisienne de l'armée ».

Le communiqué du 26 septembre a montré, à l'aile droite, une vive attaque des Français et des Anglais, victorieusement repoussée. Après quoi, et sauf l'incident du combat de Bapaume, la situation ne changera pas sensiblement jusqu'au 30. Ce jour-là on apprendra que des troupes ennemies sont apparues au nord et au sud d'Albert. Comme à Bapaume, elles sont en nombre supérieur aux Allemands, qui ne les

battent pas moins, les contraignant à reculer en subissant de grosses pertes. Sauf les modalités, le fait répond aux informations françaises. Ce même jour, les hauteurs de Roye et de Fresnoy, au nord-ouest de Noyon, sont arrachées aux Français. Un télégramme, dit privé, expose que c'est à la suite d'une tentative française d'envelopper l'aile allemande. Le communiqué du 2 octobre confirmera cette allure de l'opération générale ; les Français renouvellent leurs essais d'enveloppement, et les Allemands les leur interdisent. Ce jour-là, c'est au sud de Noyon qu'ils ont été jetés hors de leur position. Le 4 octobre, on apprend que la bataille de l'aile droite se poursuit victorieusement. C'est le jour où le télégramme de Bordeaux parle des positions sensiblement maintenues. Même déclaration le 5. Le 6, la dépêche de Berlin signalera l'extension du front vers le nord, à la suite des tentatives de l'enveloppement français : « Les essais persistants des Français d'envelopper notre flanc droit ont étendu la ligne de bataille jusqu'au nord d'Arras. Nos pointes ont même donné contre de la cavalerie ennemie, à l'ouest de Lille et de Lens. Notre contre-attaque sur la ligne Arras-Albert-Roye n'a conduit encore à aucune décision ». Les communiqués des jours suivants, 7, 8 et 11 octobre, répètent cette déclaration, mais peu à peu elle est comme perdue au milieu d'autres informations, qui prennent le premier plan. Le mieux est de donner les textes *in extenso*, en remontant au 3 octobre ; on pourra comparer ainsi à l'impression qu'ils produisent sans le contexte, comme ci-dessus, l'impression avec le contexte.

Le 2 octobre, le communiqué avait annoncé la prise des premiers forts d'Anvers, et l'occupation de l'important point d'appui de Termonde.

3 octobre. — Pas de changements notables aujourd'hui sur le théâtre français de la guerre.

L'attaque d'Anvers a fait tomber encore les forts de Lierre, de Wælhém, de Königshoekt, et les redoutes intermédiaires.

Dans les positions intermédiaires, nous avons conquis 30 canons. La brèche ouverte dans la ceinture extérieure des forts permet d'entreprendre l'attaque de la ligne intérieure et de la ville.

En Orient, le 3^{me} corps d'armée sibérien et des fractions du 22^{me} corps d'armée, à l'aile gauche des armées russes qui ont franchi le Niemen, ont été battus vers Augustow dans des combats acharnés. Nous avons fait plus de 2000 prisonniers et enlevé un certain nombre de canons et de mitrailleuses.

4 octobre. — Sur le théâtre occidental de la guerre, progression victorieuse à l'aile droite et dans l'Argonne.

Devant Anvers, et sur le théâtre oriental de la guerre les opérations se poursuivent conformes aux plans et sans combat.

Même jour, de Königsberg. — L'état-major général a autorisé le suppléant du commandant de la place de Königsberg à communiquer à la presse l'information complémentaire qui suit au sujet des combats signalés vers Augustow :

Au cours des combats qui se sont poursuivis pendant deux jours, les 1^{er} et 2 octobre, vers Suvalki, les Russes ont été complètement battus et ont perdu 3000 prisonniers, 18 canons dont une batterie lourde, ainsi que des mitrailleuses et des chevaux en grand nombre.

5 octobre. — A Anvers les forts Kessel et Drœcken ont été réduits au silence. La ville de Lierre et le fort du chemin de fer Malines-Anvers sont pris.

A l'aile droite de France, les combats continuent victorieusement.

En Pologne, les forces allemandes qui marchent sur la Vistule prennent le contact avec les troupes russes.

Même jour, de Vienne. — On mande officiellement : les opérations de la Pologne russe et de la Galicie progressent favorablement. Côte à côte, les troupes allemandes et austro-hongroises refoulent l'ennemi sur Opatow, Klimontow et la Vistule.

Dans les Carpathes, les Russes ont été complètement battus au col d'Uszok.

6 octobre. — Les essais persistants des Français d'envelopper notre flanc droit ont étendu la ligne de bataille jusqu'au nord d'Arras. Nos pointes ont même donné contre de la cavalerie ennemie à l'ouest de Lille et de Lens. Notre contre-attaque sur

la ligne Arras-Albert-Roye n'a conduit encore à aucune décision.

Entre l'Oise et la Meuse, à Verdun et en Alsace-Lorraine pas de changement.

Rien non plus de spécial au sujet d'Anvers.

Sur le théâtre oriental de la guerre, l'offensive russe contre la Prusse orientale, dans le gouvernement de Suvalki, a été arrêtée. Depuis hier, l'ennemi est attaqué victorieusement vers Suvalki.

Dans la Pologne russe, le 4 octobre, des troupes allemandes ont chassé de sa position fortifiée, entre Opatow et Ostrowiec la brigade russe des tirailleurs de la Garde, lui ont fait 3000 prisonniers et se sont emparées de plusieurs canons et mitrailleuses. Le 6 octobre, 2 1/2 divisions de cavalerie russe et des éléments de la réserve principale, venant d'Yvangorod ont été attaqués vers Radom et rejetés sur Yvangorod.

Même jour, 6 octobre, de Vienne. — La soudaine entrée des forces allemandes et austro-hongroises dans la Pologne russe semble avoir absolument surpris les Russes, ils ont, il est vrai transféré des forces importantes de Galicie vers le nord, mais dans leur tentative de franchir la Vistule vers Opatow, ils n'en ont pas moins été rejetés par les alliés derrière la rivière. Nos troupes ont enlevé la tête de pont des Russes à Sandomir.

7 octobre. — Les combats à l'aile droite de France n'ont pas encore abouti.

Nous avons repoussé des attaques dans l'Argonne et sur le front nord-est de Verdun.

A Anvers, le fort de Brochem est entre nos mains. L'attaque a dépassé le secteur de la Nette et approche de la ceinture intérieure des forts. Une brigade anglaise et les Belges ont été refoulés entre les deux ceintures. Quatre batteries lourdes, 52 canons, beaucoup de mitrailleuses parmi lesquelles des mitrailleuses anglaises ont été prises en rase campagne.

L'attaque des Russes dans le gouvernement de Suvalki a été repoussée ; ils perdent 2700 prisonniers et 9 mitrailleuses.

En Pologne, de petits engagements victorieux près de Yvangorod nous ont procuré 4800 prisonniers.

8 octobre. — Pas d'événements de notable signification sur le théâtre occidental de la guerre. Léger progrès vers St-Mihiel et dans la forêt de l'Argonne.

A Anvers, nous avons pris le fort de Breendonck. L'attaque de la ceinture intérieure des forts et le bombardement des quartiers de la ville sis en arrière ont commencé après que le commandant de la place eut déclaré en assumer la responsabilité.

9 octobre. — Plusieurs forts de la ceinture intérieure d'Anvers sont tombés ce matin. Depuis cet après-midi, la ville est au pouvoir des Allemands.

Le commandant et la garnison ont abandonné le rayon de la forteresse. Quelques forts seulement sont encore occupés par l'ennemi. La possession d'Anvers n'en est pas entravée.

10 octobre. — La forteresse d'Anvers tout entière, y compris la totalité des forts, est en notre possession.

Il n'est pas possible d'évaluer actuellement le nombre des prisonniers. De nombreux soldats belges et anglais se sont enfuis en Hollande, où ils ont été internés. Nous nous sommes emparés d'approvisionnements considérables.

« La dernière forteresse belge, l'imprenable Anvers est vaincue.

11 octobre. — Le 10 octobre, à l'ouest de Lille, une division de cavalerie française a été complètement battue par notre cavalerie. Une autre division de cavalerie a été battue à Hazebrouck et a subi de graves pertes.

Sur le front d'occident, les combats n'ont conduit jusqu'ici à aucun dénouement.

Aucune communication ne peut être faite pour le moment au sujet du butin d'Anvers ; les données manquent encore, ce qui est naturel. On ne peut non plus établir le compte définitif des prisonniers ni juger des troupes anglaises et belges qui ont pénétré en Hollande.

Sur le théâtre oriental nord de la guerre, toutes les attaques des 1^{re} et 10^{me} armées russes contre les armées de la Prusse orientale ont été repoussées les 9 et 10 octobre. La tentative d'enveloppement des Russes à Schirwindt a été également repoussée et mille Russes ont été faits prisonniers.

En Pologne du sud, les têtes de nos armées ont atteint la Vistule. A Grojez, au sud de Varsovie, deux mille hommes du 2^{me} corps d'armée de Sibérie sont tombés entre nos mains.

Même jour, de Vienne. — Notre rapide offensive vers le San a débloqué Przemysl. Nos troupes entrent dans la forteresse. Partout où les Russes tiennent encore, ils sont attaqués et battus.

12 octobre, de Vienne. — Notre offensive, après de multiples combats, tous victorieux, a atteint le San. La place de Przemysl est complètement débloquée. Les restes de l'armée assiégée sont attaqués au nord et au sud de la forteresse. Jaroslaw et Lezajsk sont en notre pouvoir. L'ennemi, en forces, se retire de Sieniawa.

Notre offensive continue également à l'ouest de Chyrow.

Dans la Pologne russe toutes les tentatives des Russes pour sortir d'Yvangorod et franchir la Vistule, en forces importantes, à Yvangorod et plus au sud ont été repoussées.

Encadrées d'informations aussi glorieuses et impressionnantes, les courtes mentions des combats de la Somme semblent presque des parenthèses. Le service officiel auxiliaire y va d'ailleurs de ses commentaires peu nombreux mais décisifs. Dès le 5 octobre, il informe qu'à l'aile droite de l'armée d'occident (nord de Paris), le colonel-général de Kluck, appuyé de nombreux renforts, a utilisé avec un très grand succès, les positions dominantes enlevées aux Français sur la ligne Roye-Fresnois-Leroy. Le projet des Français de prendre l'offensive vers le nord-est n'est plus réalisable. Vers Albert, entre Amiens et Cambrai, les Allemands ont pénétré victorieusement en coin dans le front des armées alliées.

Les Français eux-mêmes doivent être près de sentir la partie perdue. Le bureau Wolff le laisse entendre en transmettant une dépêche, d'ailleurs non officielle, mais qui provient de Londres par la voie de Copenhague :

« Le gouvernement de Paris a présenté au général Joffre un préavis relatif à la fortification de toutes les villes des environs de Paris qui, lors de l'offensive des Allemands sont rentrées sans opposition en possession de l'ennemi. Les ouvrages doivent être établis aussi solidement que possible, de telle sorte que la prochaine offensive des troupes allemandes se heurte à des obstacles plus importants, à une résistance plus forte que lors de la marche sur Paris, en août et septembre. Avec l'autorisation de Joffre, les villes suivantes seront fortifiées : Senlis, Gisort, Saint-Maxens, Montmorency, Beauvais, Chantilly, Melun, Nantes, Meaux. Les garnisons de ces villes seront fournies par des recrues de 1914 et par des divisions d'ar-

mée actuellement rassemblées dans le sud de la France sous les ordres du général Pau. Au Creusot, on travaille jour et nuit à la construction d'une artillerie lourde qui doit être amenée au front vers le milieu d'octobre.

» Ces nouvelles démontrent clairement que les Français s'attendent à une poussée victorieuse des Allemands. »

La récapitulation de la bataille.

Avant de demander à la comparaison des télégrammes et à quelques renseignements postérieurs le caractère véritable de la bataille, il est utile de résumer la théorie.

Il ne s'agit pas ici, comme au mois d'août et sur la Marne d'un combat de rencontre, mais de l'attaque et de la défense d'une position de campagne fortifiée.

La doctrine actuellement admise par tous les règlements tactiques est que l'occupation d'une semblable position ne doit être envisagée que faute de mieux. C'est un mal nécessaire.

L'occupant se résout à la défensive parce qu'il ne peut autrement. Mais s'il abandonne à l'adversaire l'initiative des mouvements, c'est en se préparant à la ressaisir dès une occasion favorable. A cet effet, sous le couvert de sa position, il masse des réserves les plus fortes possibles, au moyen desquelles, d'une part, il refoulera l'assaillant où celui-ci tenterait des irruptions dans la position, et, d'autre part, lancera une contre-offensive qui doit lui rendre la maîtrise des opérations. Il choisira à cet effet le ou les points de la ligne assaillante où cette contre-offensive paraît de nature à déployer rapidement le plus complet résultat.

Sur cette base, la bataille devient une longue passe d'armes, caractérisée par l'entrée en ligne successive, aux points sensibles, de troupes fraîches réservées dès le début ou qui deviennent disponibles au cours de l'événement. La défaite sera le sort de celui dont les dernières troupes fraîches, lassées par une succession de combats extraordinairement violents, devront s'avouer l'inutilité d'un nouvel effort.

Au point de vue moral, le défenseur entre en général à la bataille avec l'infériorité. Le fait même qu'il adopte une attitude de défense est, sauf motif tactique spécial, l'aveu qu'il ne peut se mesurer à armes égales avec l'adversaire; il invoque l'aide du terrain. Cette infériorité morale originaire se double de l'incertitude où le laisse l'ignorance de la direction d'attaque principale ennemie. Il est obligé d'attendre pour organiser sa riposte, ou de céder à un plan préconçu qui peut le conduire dans le vide.

La théorie contemporaine ainsi posée, voyons la pratique sur l'Aisne, ou du moins la pratique apparente, qu'une plus exacte documentation contredira peut-être en quelques points.

On peut admettre que le commandement français, qui voyait l'ennemi en retraite devant lui, a d'abord songé à attaquer directement. Cette attaque démontrera si l'ennemi est resté ébranlé au point de ne pouvoir s'accrocher efficacement au terrain, ou s'il a pu se ressaisir. Donc, attaques et tâtonnement sur tout le front, du 13 au 16 septembre.

Cependant, il apparaît assez rapidement que l'assaillant cherche deux régions d'attaques principales, celle de l'Argonne, vers les confins de la Meuse, et celle où se meut son aile gauche, au nord de Compiègne. Peu à peu cette aile accentue son mouvement; c'est assurément que l'armée allemande s'est ressaisie, qu'elle est en mesure de tenir sur le front

et qu'une attaque de flanc est jugée nécessaire pour faire tomber la ligne. A cet effet, les réserves sont dirigées vers l'ouest. Elles gagnent, pas à pas, du terrain vers le nord, c'est-à-dire latéralement, la ligne allemande les contenant de face en se prolongeant elle aussi, parallèlement, vers le nord. Puis, pendant un jour ou deux, du 22 au 24 septembre, le mouvement semble suspendu. L'armée française de la Marne a sans doute mis en ligne tout ce dont elle pouvait disposer sans retard. A étendre trop son front de combat, elle risquerait de l'amincir dangereusement. Or l'ennemi paraît en voie d'agir de nouveau avec la plus extrême vigueur; il commence sur tout le pourtour de la ligne de bataille une contre-offensive qui remplira les journées des 25, 26 et 27, et il l'accentue à l'aile occidentale, de Lassigny à Roye et jusqu'aux environs de Péronne.

Sur ces entrefaites, du côté français, une armée partiellement fraîche est entrée au feu. Elle a été formée en arrière, à l'ouest de Paris, à l'abri des émotions du champ de bataille. Elle comprend, entre autres, quatre divisions territoriales et un corps de cavalerie. Elle vient du sud d'Amiens, marche sur la Haute-Somme, et recevra la contre-attaque allemande avant d'être à la rivière. Gagnant toujours vers le nord, sa ligne s'amincit et ses premiers éléments reculent.

Mais le commandement français n'en veut pas démordre. Les territoriaux se maintiendront, et de nouveaux renforts seront amenés du front de l'Aisne pour chercher la décision encore plus au nord. D'Amiens, ces renforts prendront par le nord de la Somme; la cavalerie qui couvre leur gauche atteindra la vallée de la Scarpe.

Pendant ce temps, que s'est-il passé du côté des Allemands ?

Très tôt, à peine la ligne de l'Aisne occupée, leurs

contre-offensives ont manifesté leurs intentions. Au début, elles paraissent avoir été surtout des ripostes directes aux attaques françaises. Jusque vers le 20 septembre, une opération se déroule autour de Verdun. On semble préparer l'attaque de la place, et dans la Wœvre on refoule les défenseurs avancés de la Digue du nord. Pénétrer dans cet angle saillant du front français en faisant tomber son solide point d'appui de Verdun serait un coup de maître.

En même temps, une riposte est lancée sur Noyon, destinée à refouler la gauche française.

Enfin, au centre, comme pour percer la ligne alliée, une action violente est entreprise sur Reims.

Ces trois contre-attaques échouent. Celle de Verdun semble rester stationnaire ; celle de Noyon est contenue ; celle de Reims est refoulée.

Cependant, l'état-major allemand se convainc bientôt que le grand péril se dessine à sa droite. C'est là qu'il faut organiser la véritable riposte, avec tous les moyens possibles. C'est par là aussi que doit aboutir la manœuvre initiale, point encore abandonnée, celle de l'enveloppement français qui a échoué sur la Meuse, au mois d'août, puis sur l'Oise et sur la Marne. En hâte, il transporte des corps d'armée de la gauche à la droite, de la Lorraine à la Somme ; il rappelle tous les détachements du nord de la France et de Belgique ; il draine des réserves dans le nord-ouest allemand. A tout prix, il faut renverser la barrière qui se dresse, chaque jour plus longue, devant l'aile droite allemande repliée.

Alors commencent les grands combats, la lutte pour la libération du front de l'Aisne. Les divisions serrées sont jetées au feu : nouvelle contre-attaque vers Noyon ; elle échoue ; contre-attaque dans la région de Roye ; elle semble victorieuse un jour ; l'état-major français avoue un recul ; le deuxième jour elle

échoue. Cependant, c'est là qu'il faut l'emporter ; là les deux armées françaises de l'Aisne et de la Somme ont établi leur liaison, noué leur nœud gordien. Que le glaive allemand le tranche, c'est la victoire, c'est le clairon des communiqués lançant la nouvelle triomphale au peuple allemand qui l'attend, cinglant de ses éclats de cuivre l'ennemi qui la redoute. De nouvelles divisions entrent dans la fournaise : contre-attaque sur tout le front, vers Albert d'abord ; entre l'Ancre et la Somme ; vers Roye toujours, et dans la région de Chaulnes, au nord vers Arras, au sud vers Lassigny ; nuit et jour la grosse artillerie tonne, les régiments montent à l'assaut... et l'immense contre-attaque échoue.

Un dernier espoir subsiste. Des réserves encore ont été réunies en Belgique. Pour se dégager de la menace d'Anvers, la bataille a repris contre les forts. Tout ce qui n'est pas utile devant eux est poussé vers le sud ; les corps de cavalerie surtout, escadrons sur escadrons, comme on n'en a plus vu depuis Seydlitz et depuis Murat. Ils porteront les derniers coups. Sur les derrières de l'assaillant, ils lanceront la menace des charges irrésistibles. Cela encore, l'adversaire le parera ; sa cavalerie est présente aussi ; aux escadrons les escadrons s'opposent et les charges brisent les charges.

Les fronts atteignent maintenant le nord de Lille. Mais c'est toujours vers Arras et sur l'Oise que l'action principale se poursuit. Toutefois, le ton des dépêches allemandes baisse chaque jour. « Conditions satisfaisantes, nous commençons à gagner du terrain », mande-t-on de Bordeaux. « Les combats n'ont pas abouti », répond Berlin, avant de changer de conversation.

Selon le point de vue auquel on se place, on peut envisager l'immobilisation du front de la Somme comme

un échec de l'une ou de l'autre armée. Il est certain que si l'enveloppement de la droite allemande par les Français a conduit à un affaiblissement des effectifs de la défense sur l'Aisne, il n'a pas procuré l'abandon de la position. L'enveloppant n'a pas disposé des moyens nécessaires pour forcer l'aile enveloppée. D'autre part, les tentatives allemandes de refouler l'enveloppement pour libérer le front de la position et ressaisir l'offensive n'ont pas davantage abouti.

Mais telle n'est pas la question au regard de la manœuvre morale. Elle n'est que de savoir lequel des deux états-majors a présenté le récit de l'événement le plus conforme aux faits, ou le moins tendancieux. A cet égard, un argument de nature stratégique peut être invoqué en faveur de la version française racontant la vigueur des attaques ennemies, tandis que l'état-major allemand la dissimule chaque fois que le succès se dérobe. Cet état-major était mieux placé que celui des alliés pour transférer les forces du front de l'Aisne sur le front de la Somme. Il disposait de la ligne la plus courte. Il ne serait pas croyable qu'il n'eût pas cherché à tirer le plus grand parti possible d'un aussi sensible avantage pour ressaisir l'offensive, à l'espoir de laquelle on ne comprendrait pas qu'il eût renoncé.